

# Les origines de l'homélie chrétienne [suite]

Autor(en): **Trabaud, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **27 (1894)**

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379570>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LES ORIGINES DE L'HOMÉLIE CHRÉTIENNE

PAR

H. TRABAUD

---

## III

L'image correspondante du genre des philosophes gréco-romains était nécessaire pour nous faire comprendre l'apparition de l'homélie ou du sermon au sein de l'Eglise ; mais leur influence ne suffit pas à l'expliquer entièrement. Avant de la constater, voyons quels facteurs internes ont concouru à la transformation de la prophétie primitive.

Déjà au cours du II<sup>e</sup> siècle, la spontanéité d'expression qui la distinguait a disparu. On le voit par les *Homélies clémentines*, qui ont surtout leur intérêt dans les conférences de Pierre avec son terrible rival Simon le Magicien. « Ce sont de véritables batailles théologiques ; elles animent l'opinion et attirent la foule. Quand le peuple sait que le combat va se livrer, il se précipite « comme les flots d'un grand fleuve, » remplit les places, envahit les jardins, franchit les murs, se presse pour mieux entendre. Les deux adversaires arrivent, entourés de leurs amis ; ils se mettent sur quelque endroit élevé d'où l'on peut les voir, sur les degrés d'un édifice ou la base d'une colonne ; ils saluent d'abord l'assistance, puis se font des défis l'un à l'autre, comme les héros des poèmes homériques et la discussion commence. Voilà donc, conclut

<sup>1</sup> Voir *Revue de théologie et de philosophie*, livraison de juillet 1894.

M. Boissier, comment on se figurait au II<sup>e</sup> siècle la prédication des apôtres<sup>1</sup>. »

Comment s'expliquer le discrédit dans lequel tomba l'ancien enthousiasme apostolique? Par l'assimilation du christianisme à un état social peu compatible avec lui et surtout par la tendance hiérarchique des évêques qui absorbèrent bientôt les charismes et les charges y relatives. Ceux-ci ne tardèrent pas à s'élever contre les libres effusions de l'Esprit et à les condamner formellement. Les montanistes qui voulurent en transformer les étincelles pâlisantes en flammes vives, furent classés au rang des hérétiques et c'est pour leur avoir donné raison que Tertullien ne fut pas mis au nombre des saints. Au reste, le procès était inévitable. La naissance d'une alliance entre les communautés chrétiennes exigeait impérieusement un fondement stable et solide; l'institution graduelle d'emplois fixes et nettement distincts quant aux droits et aux devoirs s'accomplit donc surtout par suite du développement propre et intime et du rapprochement naturel des congrégations locales: la prophétie mourut à la naissance de l'Eglise catholique.

A sa place surgit un nouveau genre de prédication qui est un résultat de la fusion de plusieurs éléments. Avec le temps la tâche du docteur (lui-même distinct du prophète<sup>2</sup> mais inspiré comme lui et ne relevant que de Dieu, contrairement aux diacres et aux évêques choisis par la communauté) fut reportée sur l'évêque. Ainsi se confondirent d'un côté l'enseignement, c'est-à-dire la tradition et l'explication des saintes Ecritures qui de la synagogue avait passé à l'Eglise, d'autre part l'exhortation, qui avait en vue d'amener les hommes à un plus haut degré de vie spirituelle et morale. Ce mélange d'enseignement et d'exhortation forme la substance de l'homélie; quant à sa forme, elle l'a empruntée des sophistes. Il était tout naturel que ces discours exégétiques et édifiants qui faisaient leur apparition au sein des communautés chrétiennes fussent

<sup>1</sup> Ouvr. cité, t. II, p. 16.

<sup>2</sup> Les prophètes avaient le charisme de la prédication, les docteurs celui du *λόγος σοφίας* (science pratique) ou du *λόγος γνώσεως* (science théorique).

influencés par les discours semblables qui tenaient une si grande place, à cette époque, dans le monde gréco-romain. Il était même inévitable que, quand les hommes auxquels ces discours incombaient avaient été formés à l'école des rhéteurs, — les pagano-chrétiens suivaient l'enseignement profane, — il les composassent d'après les règles de l'art qui leur était familier. Probablement Origène n'est-il pas seulement le plus ancien orateur chrétien dont les discours aient été conservés jusqu'à aujourd'hui, mais aussi un des premiers qui aient introduit cette méthode dans l'Eglise. Il donnait tous les jours des conférences comme les maîtres de son temps : son texte était tiré de l'Écriture comme ceux des sophistes d'Homère ou de Chrysippe. Ses allocutions étaient comme les leurs soigneusement préparées ; il avait soixante ans, à ce que raconte Eusèbe, quand pour la première fois il parla sans préparation. Quel changement en moins de deux siècles !

Dès que les communautés chrétiennes arrivèrent, au IV<sup>e</sup> siècle, au grand jour de l'histoire, l'influence de la rhétorique classique sur elles devint prépondérante et un succès durable lui fut acquis. Les orateurs de la chaire les plus importants de cette époque observent ses règles, qu'ils ont apprises dans leur jeunesse et plus d'une fois enseignées eux-mêmes. Basile et Grégoire de Naziance ont étudié à Athènes sous les célèbres professeurs Himerius et Prohæresius, Chrysostôme à Antioche sous Andragate et sous Libanius, qui passait alors pour être le plus parfait modèle d'éloquence et qui aurait voulu, on le sait, retenir son brillant élève dans la sphère de l'éloquence civile comme étant le plus digne de lui succéder. Un temps même, le futur évêque se livra avec un très grand succès aux exercices du barreau.

Fait curieux à noter, les discours chrétiens sont désignés sous le même nom que ceux des sophistes. Originellement on les appelait « homélies, » expression qui avant Jésus-Christ ne s'employait pas dans ce sens et indique proprement l'entretien familial ou la conversation directe et personnelle dans la vie de tous les jours. Ensuite on se servit pour les qualifier des termes d'école *διαλέξεις* et *λόγοι*. La forme était aussi pareille ; si

l'on compare les discours d'Himerius, de Themistius ou de Libanius à ceux de Basile, de Chrysostôme ou d'Ambroise, on constate le même art dans l'agencement, le même soin dans le choix des expressions<sup>1</sup>. Plus d'un orateur chrétien essayèrent, il est vrai, de réagir contre cette invasion de la rhétorique, d'oublier même leurs souvenirs classiques, qui venaient parfois se mêler étrangement aux sentiments religieux exprimés dans leurs sermons, et l'on vit en eux la foi s'opposer à l'école, qu'elle prenait à tâche de renier. Mais ce fut en vain. Augustin a beau attaquer à un moment donné, avec les études libérales, ce qu'il appelle les mensonges audacieux des orateurs, les bavardages subtils des philosophes ; cela ne l'empêche pas de continuer à en être influencé. Jérôme, qui avait soutenu une véritable lutte contre ses goûts littéraires, qui avait fait à Dieu, à la suite d'une singulière vision, la promesse, bientôt violée, de ne plus lire d'ouvrage profane, a beau s'emporter contre les évêques et les prêtres qui mêlent les grâces de la vieille rhétorique à leurs sermons et exiger ailleurs que le prêtre dissimule avec soin son talent de style ; cela ne l'empêche pas de payer son tribut à l'art auquel il en veut.

D'autre part, la méthode d'interprétation allégorique familière aux docteurs chrétiens de cette époque, méthode encore trop en honneur aujourd'hui dans la prédication, quoiqu'elle ne verse pas dans les excès de jadis, leur venait comme tant d'autres choses des philosophes grecs. Quand les stoïciens entreprirent de raccommo-der la religion populaire avec la philosophie, on sait qu'ils traitèrent comme des allégories, cachant sous un air frivole des enseignements profonds, beaucoup de

<sup>1</sup> Cela se remarque surtout en Orient où la prédication, très au premier plan, durait souvent une heure ; en Occident, elle consistait la plupart du temps en allocutions courtes et sans ornements (*sermones*). Les discours libres (*ὁμιλίαι σχεδιασθεῖσαι*) étaient très goûtés, plus que les discours mémorisés ; on ne lisait qu'exceptionnellement. En Syrie les prédications en vers et strophes étaient fort appréciées ! Il y aurait une étude intéressante à faire sur les caractères distinctifs de la prédication orientale et ceux de la prédication occidentale ; nous ne pouvons nous y livrer ici, où nous nous bornons à présenter à grands traits des considérations toutes générales.

vieilles légendes immorales ou ridicules qui les embarrassaient, et que, de cette façon, ils parvinrent à force de finesse et de subtilité à leur donner une assez bonne apparence. Plus tard Philon eut l'idée d'appliquer le même système aux récits de l'Ancien Testament et les gnostiques à ceux du Nouveau ; on en trouve également des traces dans les épîtres pauliniennes. Origène qui le trouva commode l'introduisit dans l'école d'Alexandrie ; de là il passa en Occident avec Hilaire et Ambroise. La seule différence qu'il y eût entre l'exégèse païenne ou gnostique et l'exégèse chrétienne était la suivante : tandis que celle-là n'expliquait une légende que pour la détruire en l'interprétant, le fidèle était tenu de croire à la réalité matérielle du fait biblique avant d'y chercher une signification allégorique.

Si de la forme et de la méthode d'explication nous passons aux circonstances extérieures dans lesquelles les discours étaient prononcés, nous rencontrons ici aussi une frappante analogie : comme le philosophe païen, l'orateur chrétien parlait assis sur le siège qui lui était réservé (*θρόνος*) ; souvent, pour être mieux entendu, il s'avancait jusqu'aux barrières du chœur (*cancelli*) ; il n'occupait qu'exceptionnellement l'ambon. La foule remplissait l'espace devant lui et l'applaudissait volontiers, surtout en Grèce, en frappant des mains et en agitant des mouchoirs (*κρότος*, *acclamatio*). Mais à l'encontre des sophistes, qui étaient flattés de ces témoignages d'approbation, les prédicateurs éminents cherchaient à calmer le bruit qui s'élevait autour d'eux ; Chrysostôme invite à répétées fois ses auditeurs à se tenir tranquilles. C'est ainsi qu'interrompu par des applaudissements dans l'une des vingt-deux homélies dites des *Statues*, qu'il prononça lors de la sédition dont Antioche fut le théâtre en 387, il réprime cette manifestation en répliquant : « L'Eglise n'est pas un théâtre où l'on vienne écouter pour son seul amusement. Que je remporte de ce temple l'assurance que mes efforts seront secondés par les vôtres, voilà ce que je veux. Quel avantage me revient-il, à moi, de ces bruyantes acclamations et de ces louanges tumultueuses ? La louange à laquelle j'aspire, c'est que vos œuvres fassent



connaître la vérité que nous vous prêchons. » Une autre fois, que Chrysostôme prêchait sur Lazare et le mauvais riche et qu'il montrait les anges venant s'emparer de l'âme de l'un pour la traîner enchaînée devant le juge, de celle de l'autre pour l'accompagner dans sa marche triomphale, il fut également arrêté par des applaudissements : « Vous m'interrompez pour m'applaudir, s'écria-t-il ; j'aimerais bien mieux votre silence que vos acclamations. Des éloges, des applaudissements, si j'en rapportais l'honneur à moi-même, me deviendraient funestes ; votre silence me prouverait votre recueillement.... Cette observation vous peine, je le vois, mais elle vous est utile et salutaire. Si le riche de notre évangile n'avait rencontré que des censeurs qui l'avertissent de ses devoirs, et non des flatteurs qui l'encourageassent à les oublier, il ne serait point aujourd'hui dans les enfers. Hélas ! ce sont les mains de ces flatteurs imprudents qui ont attisé les feux dont il est dévoré<sup>1</sup>. » (Hom. II, sur Luc XVI.)

Cependant, il faut le dire, tous les prédicateurs orientaux ne partageaient pas l'avis de Chrysostôme à l'endroit des applaudissements ; en général, ils visaient à l'effet théâtral.

Il arrivait aussi au prêtre, comme au sophiste, de provoquer des marques de désapprobation quand ses censures paraissaient trop sévères. Un jour entre autres, à Constantinople, Chrysostôme ayant déclaré la multitude qui s'approchait de la sainte cène aussi coupable que celle qui avait répandu le sang de Jésus-Christ, elle l'interrompit en criant : « Tu nous repousses de la sainte table et de la communion ! » A quoi le patriarche répliqua en se mettant lui-même au nombre de ceux dont il voulait par ses paroles « mordre les consciences. »

A l'église, l'auditoire n'était donc pas moins chatouilleux que chez les sophistes. Ici aussi l'on s'attachait trop exclusivement à l'agrément de la forme ; on venait écouter les prédicateurs « comme des chanteurs ou des joueurs de lyre » et ceux-ci réglaient trop souvent leurs paroles sur les faiblesses des assistants. Un écrivain du temps les compare à un père, qui,

<sup>1</sup> Traduction de Vulliemin, articles sur Chrysostôme, *Chrétien évangélique*, 1859.

au lieu de donner à son enfant malade les remèdes qu'il faut, suit les caprices de celui-ci et dit au docteur qui le blâme : « Je ne pouvais supporter les cris de mon enfant. »

Encore un trait pour compléter le tableau : il était des prédicateurs chrétiens qui, comme les sophistes, allaient de lieu en lieu tenir leurs discours pour de l'argent et donnaient, à leur instar, des tournois oratoires !

Telle était l'éloquence sacrée qui florissait dans les premiers temps de la reconnaissance du christianisme comme religion officielle<sup>1</sup>. Nulle part sa dépendance de la rhétorique du temps et en même temps le profit qu'elle devait en tirer pour se frayer dans la suite sa voie, n'ont été mieux indiqués que dans le traité d'Augustin : *De la doctrine chrétienne*. C'est un livre d'éducation à l'adresse des clercs, de « ceux qui se proposent d'étudier les Ecritures et de les enseigner, de défendre la vraie doctrine et de réfuter l'erreur. » Le dessein de l'auteur est double : Il veut leur apprendre d'abord comment ils arriveront à comprendre eux-mêmes les livres saints, puis de quelle façon ils les feront comprendre aux autres. Parmi les études préliminaires, il place sans hésiter celles qui se font dans les écoles : tout ce qui s'y enseigne peut servir à l'intelligence des Ecritures. Donc il fait grand cas de la culture, même païenne. Comment communiquer aux autres cette intelligence ? Le prédicateur ne doit pas se contenter d'instruire ; il faut qu'il plaise et qu'il touche : c'est précisément ce que la rhétorique se pique d'enseigner. Mais convient-il qu'un orateur chrétien se serve de la rhétorique ? Augustin n'éprouve aucun scrupule à le lui conseiller. Puisque

<sup>1</sup> Quel fut ensuite le sort de l'homélie ? Bientôt elle s'effaça derrière la liturgie, et la barbarie qui suivit les invasions la fit presque complètement disparaître. Le zèle missionnaire qui se manifesta au VII<sup>e</sup> siècle éveilla de nouveau la conscience de son importance. Mais très peu de clercs étaient en état de composer un sermon. D'où l'*homiliarium* latin que Charlemagne fit composer en 780 par Paul Diacre, au moyen d'extraits des Pères, comme modèle de composition personnelle où, quand c'était trop demander, pour lire dans l'original ou en traduction. Il resta pendant tout le moyen âge et jusqu'après la réformation, qui remit en honneur la prédication, un des livres les plus lus et les plus assidûment employés dans l'Eglise catholique.



c'est un art qu'on emploie tous les jours pour soutenir le mensonge, qui oserait dire qu'il ne faut pas le mettre au service de la vérité? Ne serait-ce pas une folie de laisser cet avantage à ceux qui propagent les fausses théories, de charmer et de toucher les gens qui les écoutent? « Le talent de la parole étant à la disposition de tout le monde, des méchants comme des bons, pourquoi les honnêtes gens ne s'appliqueraient-ils pas à l'acquérir, puisque les malhonnêtes s'en servent pour faire triompher l'erreur et l'injustice? » Où doit-on chercher la rhétorique? D'abord dans les écoles où elle s'enseigne. Mais Augustin ne veut pas pour cela, — et c'est là la nouveauté féconde en heureux résultats de sa théorie, — arracher celui qui se destine au ministère sacré à l'étude des livres saints qui doit faire désormais l'occupation de sa vie; ils ne lui apprendront pas seulement la saine doctrine, mais lui enseigneront aussi l'éloquence. Donc il n'y a pas besoin pour se former à l'art de la parole de lire les chefs-d'œuvre classiques; quelle que soit leur perfection, il suppose que le futur prédicateur de l'Évangile n'a ni le temps ni le goût de les parcourir. Il trouvera dans les écrits bibliques eux-mêmes des figures de rhétorique: pour le prouver, Augustin analyse un passage d'Amos où il relève trois périodes de deux membres qui se répondent entre elles et des images dont la hardiesse et la beauté lui semblent incomparables. Il applique la même méthode aux lettres de Paul et y montre des exemples de gradation. De Paul, il descend aux auteurs ecclésiastiques des derniers siècles, où il n'a pas d'effort à faire pour trouver de la rhétorique; quelques-uns l'avaient enseignée, tous l'avaient apprise et ne l'avaient pas oubliée. « Quelquefois même, ajoute M. Boissier, d'après lequel nous donnons cette analyse, ils s'en sont trop souvenus. » Ainsi il montre que Cyprien et Ambroise ont su employer selon les circonstances le style simple, le style tempéré et le style sublime, et conclut « que par l'assiduité qu'on aura à les lire, à les entendre, et en s'exerçant quelquefois à les imiter, on pourra se donner les qualités qu'ils possèdent. »

## IV

La conclusion de Hatch est intéressante : en somme la rhétorique grecque créa le sermon chrétien et étendit aussi les fonctions des chefs de la communauté, fonctions qui consistaient auparavant dans la direction de la discipline ecclésiastique, dans l'administration de la fortune de l'Eglise, dans sa représentation au dehors et dans la simple transmission des vérités reçues. Il s'y ajouta l'interprétation des saintes écritures telles que les sophistes l'appliquaient à Homère et des discours travaillés sur des problèmes dogmatiques et moraux. Cependant la portée du résultat fut plus grande que la création d'une institution et d'une fonction nouvelles. La rhétorique avait tué la philosophie, qui, cessant pour la plupart d'avoir une réalité, avait abandonné la sphère sereine de la pensée pour descendre dans le domaine de l'exégèse, de la littérature, et perdre ainsi son originalité. Les professeurs ne prêchent pas parce que la vérité brûle en eux et les pousse à parler, mais parce qu'ils s'entendent de main de maître à tourner des phrases et vivent en un temps où la phrase est en honneur.

La philosophie mourut parce qu'elle était devenue de la sophistique. Or celle-ci n'est pas limitée à un temps ou à un pays. Elle fleurit partout où, après des génies créateurs, viennent de pâles imitateurs qui reproduisent la forme pour la forme, sans s'être pénétrés du contenu. Elle n'est pas restreinte à la littérature ou à la philosophie, mais se produit aussi par réaction quand une nouvelle impulsion a été donnée à la pensée religieuse. Le christianisme en fit l'expérience. Venu dans le monde de la culture sous le vêtement d'un prophète de la pureté du cœur, il le gagna par sa sérieuse conception de la vie, par le solide rapprochement qu'il opéra entre les hommes sur le terrain de la fraternité, par son divin message de consolation et d'espérance. Tout autour de lui se pressait la foule des rhéteurs d'office qui l'invitèrent à changer de vêtement et à parler leur langage, et il les écouta. Il sembla vouloir ainsi arriver à vaincre plus promptement et plus complètement. Mais le succès fut chèrement acquis : il lui coûta son immédiateté

première et par là fut entravé son essor. Un élément sophistique y fut dès lors attaché et dans la mesure où, à un temps donné, il domina, fut comprimée sa force d'expansion.

Il en fut ainsi parce que maints de ses prédicateurs vivaient dans un monde fictif; les vérités qu'ils annonçaient ne les dirigeaient plus quand ils en avaient besoin dans la vie. Si le christianisme continue à méconnaître ainsi ce qu'il avait été aux temps primitifs, il est condamné à perdre son bien le plus précieux. Pour qu'il ait quelque espoir d'avenir, il faut que l'élément sophistique soit extirpé de la prédication chrétienne et se dissipe comme un nuage passager. Alors viendra le temps où de nouveau prêcheront, comme aux jours depuis si longtemps disparus, des prophètes qui ne diront que ce que l'esprit leur inspirera.

Pour catégorique qu'elle soit, cette conclusion manque quelque peu, ce nous semble, de clarté et de précision; nous ne voyons pas trop ce que Hatch entend par cette rhétorique, cette sophistique moderne qu'il veut bannir de la chaire chrétienne et qu'il aurait bien fait de définir avec exemples à l'appui. Celui que M. Paul Bourget a eu sous les yeux semble bien être l'idéal du genre que le théologien anglais critique; mais on ne peut pourtant pas le citer comme général. Peut-être de tels échantillons ne sont-ils pas rares au sein du catholicisme et jusqu'à un certain point dans les milieux anglicans ou luthériens, où trop souvent la prédication est moins une action en parole qu'une exposition froide, méthodique et compassée de dogmes reçus et conservés comme de précieuses reliques du passé sans que l'authenticité en ait été vérifiée ni la vertu éprouvée. Mais dans les Eglises réformées, la prédication, quoi qu'en pense tel de nos frères de Genève, s'est dégagée dans une grande mesure de la vieille rhétorique et des vieilles redites pour se renouveler quant au fond et pour revêtir une forme plus simple, plus pratique, plus actuelle. Il ne faut pas oublier d'autre part que, s'il y a des exceptions pour confirmer la règle, grâce à Dieu, dans la généralité des cas, l'éloquence chrétienne a sur celle des philosophes religieux d'autrefois l'immense avantage d'être pénétrée de la sève de l'Évangile et

de viser, non à plaire, mais conformément au but de celui-ci, à sauver et à régénérer les pécheurs.

Ce qui peut être argué d'une manière générale contre la prédication moderne et ce que Hatch a peut-être en vue, c'est que, là même où elle est en progrès, elle a le tort d'étayer trop encore son message sur des arguments d'ordre tout rationnel, sur une dialectique étrangère à l'esprit de l'Évangile et conservée depuis le temps où les sophistes l'ont léguée aux clercs. On ne se persuade pas assez que l'Évangile se montre et ne se démontre pas, que le chrétien doit croire sans preuves matérielles et que les convictions, pour être solides, n'ont pas besoin d'être appuyées sur des arguments d'ordre intellectuel. La foi purement religieuse est trop embarrassée dans les difficultés de la théologie et n'en est pas suffisamment dégagée ; de là l'habitude trop fréquente de développer abstraitement une thèse en chaire, au lieu de prêcher avant tout, selon l'ordre du Maître, « la repentance et la rémission des péchés. » Le christianisme est présenté trop sous la forme d'un système de doctrine transcendante contre lequel beaucoup viennent se heurter sans le pénétrer, et pas assez comme un fait moral, une force intime et mystérieuse. Or, comme l'écrivait Taine à propos de Sylvestre de Sacy : « Le fondement sur lequel le croyant asséoit sa religion, c'est la persuasion personnelle, la foi antérieure au raisonnement, instituée par la grâce. Il faut ignorer la foi pour essayer de l'imposer par la polémique. Les vrais chrétiens savent par expérience que leur conviction n'est point de l'ordre humain, qu'une émotion intérieure et inexplicable a tout fait... Le caractère divin de l'Évangile est dans la suite même de cet Évangile. C'est l'effet qu'il produit sur l'âme qui est sa preuve et son témoignage. »

Pour ne pas avoir eu toujours cette vérité devant les yeux, on n'a pas su débarrasser l'or de la vérité évangélique des scories qui le dissimulent trop aux yeux de nos contemporains, et encore une fois, il n'est pas étonnant que, pour ne pas parler des gens superficiels auxquels cet amalgame fait la partie belle, des esprits sérieux se méprennent dès lors sur l'essence du christianisme et s'en éloignent, bien plus, que même des piliers

d'église passent à côté de la vérité, tout en étant persuadés de la posséder. Pour s'assimiler le monde gréco-romain il était peut-être nécessaire que l'Évangile s'enveloppât de la lourde armure dont il est encore embarrassé, mais depuis longtemps elle lui pèse et elle risque de l'étouffer. Arrière donc de la chaire chrétienne le dogmatisme à outrance, élément non de paix mais de discorde, qui n'a déjà dans le passé que trop troublé l'Église!

Est-ce à dire que, comme Hatch semble le souhaiter, tout soit à rejeter de ce qui nous est venu des Grecs et des Romains, qu'il puisse être question de revenir aux temps primitifs où tout était laissé à l'inspiration et où l'on ne se préoccupait pas de la forme? Non pas, car notre monde est, comme le monde antique, un monde cultivé et la forme de la prédication doit répondre à ses exigences. Pour cela une préparation soignée est nécessaire ainsi que la fidélité à certains principes, l'observation de certaines règles que nous devons, il est vrai, moins à l'art subtil des sophistes qu'au génie des grands orateurs de l'antiquité, et qui n'excluent pas nécessairement la spontanéité d'expression. Autant l'imitation pédante et superficielle de ces maîtres est à rejeter, autant leur méthode de composition est à admirer et à suivre.

Dans son dialogue intitulé : *Ciceronianus sive de optimo dicendi genere*, où il combat l'idéal de l'éducation de son temps, Erasme montre quel usage on doit faire des études classiques et comment l'homme doit mettre son instruction en harmonie avec le milieu dans lequel il vit. Ses judicieuses considérations complètent et dans une certaine mesure rectifient celles de Hatch. Cicéron était alors tout à fait à la mode. Erasme s'élève contre l'imitation servile du grand orateur, « dans laquelle, dit-il, on ne retrouve aucune des vertus qui ont fait la gloire de Cicéron, comme son heureuse inspiration, l'intelligente disposition de ses sujets,.... la sagesse avec laquelle il traite chaque objet, sa grande expérience des hommes et des affaires, son talent à passionner ceux qui l'entendent. Voilà surtout ce qu'il faudrait imiter dans Cicéron et pour l'imiter, il nous faut, comme lui, nous identifier avec



l'époque dans laquelle nous vivons, afin de pouvoir lui approprier notre langage, ... puis il nous faut apprendre à parler d'une manière complète sur le sujet qu'on traite, ce qui suppose qu'on en a fait une étude approfondie. Il faut ensuite s'être tellement identifié avec son sujet que tout ce qu'on dit sorte du cœur et de son propre fond. En conséquence, l'orateur chrétien étudiera les vérités chrétiennes dans les auteurs chrétiens avec autant de zèle que Cicéron étudiait les philosophes, les poètes, les juristes et les historiens. Si nous, ecclésiastiques, nous ne nous occupons ni de la Bible, ni des écrits des Pères et d'autres docteurs chrétiens, comment imiterons-nous jamais Cicéron dans notre sphère ? ... Nous pouvons aussi citer l'Écriture comme Cicéron citait les auteurs classiques. ... Lisez et étudiez les bons auteurs, païens et chrétiens, transformez ensuite en votre propre pensée les idées justes et bonnes que vous y puiserez, afin que ce que vous écrivez devienne votre pensée et votre style. Nous devons ressembler à l'abeille, qui recueille les sucs des diverses plantes, pour les transformer dans son estomac en un produit tout nouveau d'un arôme particulier, différent de celui de toutes les plantes dont elle l'a extrait. »

Il s'est trouvé, parmi les docteurs chrétiens qui ont été à l'école des rhéteurs, un homme qui a su leur prendre ce qu'ils avaient de bon, qui se l'est assimilé, s'est élevé ainsi d'emblée au faite de l'éloquence religieuse et peut encore à certains égards nous servir de modèle : c'est Chrysostôme. Rien de forcé, ni de subtil dans son exposition. Ni dissertation, ni questions étrangères ou recherchées ; il s'attachait au sens le plus simple de son texte. Laissant de côté les abstractions quintessenciées et les vaines redites, il prenait directement à partie les faiblesses régnantes autour de lui comme autant d'ennemis à terrasser et à vaincre. Toujours il mesurait son langage aux besoins de ses auditeurs et se mettait moins en peine d'entrer dans les difficultés de son sujet et de se livrer à de grandes investigations que d'éviter tout ce qui eût dépassé la portée de ceux qui l'écoutaient. Il est rare que ses appels ne soient pas éclairés par des comparaisons et des exemples



qui les appuient et les rendent accessibles à tous. Il abonde aussi en détails de mœurs d'un haut intérêt.

Dans l'abandon de l'homélie, point de divisions artificielles ni d'ordre minutieusement réglé ; l'orateur a besoin de liberté, sa parole a trop d'effusion pour qu'il puisse l'enchaîner à des formes lentes et rationnelles. Il aime trop pour raisonner si patiemment. Rapproché des jours glorieux de l'Eglise primitive, vers lesquels il reporte incessamment ses yeux et ses pensées, il poursuit l'œuvre apostolique ; il inspire, il presse, il combat ; il est familier, persuasif, pathétique, populaire. Il y a dans son action, comme on l'a dit, quelque chose qui tient à la fois du forum et du confessionnal, de la tribune et du sanctuaire. Cette liberté d'allure ne l'empêchait pas de travailler soigneusement la matière de ses discours, bien qu'il montât aussi en chaire sans préparation spéciale et demandât aux circonstances le sujet de son homélie.

« En entendant Chrysostôme, dit L. Vulliemin, on se disait que même en éloquence le christianisme n'avait plus rien à envier à l'antiquité, que l'Évangile s'était allié sans effort avec ce que l'art de la parole avait de plus exquis. » Cette alliance, ajouterons-nous, est l'idéal qui ne doit cesser de briller devant les yeux du prédicateur de l'Évangile et vers lequel il aura toujours à tendre pour être à la hauteur de sa mission dans le monde.

---

## RECTIFICATION

Dans le second article de H. Trabaud sur *Les origines de l'homélie chrétienne*, page 423, au lieu de : « Celui (l'exemple) que M. Paul Bourget, » lisez « celui que M. Jules Lemaitre (cité dans le premier article, page 385) a eu sous les yeux, » etc.

---

## AVIS DE LA RÉDACTION

Nous avons la joie d'annoncer à nos lecteurs que M. le professeur PHILIPPE BRIDEL veut bien, à partir de 1895, prendre dans la direction de la *Revue de théologie et de philosophie* la place laissée vacante par le départ de notre cher et regretté J. F. Astié. Ils se joindront à nous pour lui souhaiter force, courage et heureux succès dans la nouvelle carrière qui vient de s'ouvrir devant lui, et verront dans son nom, associé dorénavant au frontispice de cette revue à celui du directeur survivant, la meilleure garantie que ce périodique restera fidèle aux principes de sérieux et de largeur, d'indépendance scientifique et de piété protestante qui l'ont dirigé jusqu'à ce jour.

---